

Les oies prussiennes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **8 (1870)**

Heft 48

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Peti commerço ké to cin, vo cédé lo ditton :

Ke bin tsanté é bin danse
Fâ meti ke pou avance,

dé façon é dé manière ke tota clia pretintaille avoué son sabbat, a prâu sovîn lé ratté ao vintro po sé cutsi.

Cin n'impatsé pa ke sé son dza bailli intré dou ao trai iadzo lo mo po to rinvaîça é po fèré onna granta pellhe, mâ cin lâu z'a fouainna.

Lâi a dou mâi criâvon : vive Trotchu, vive Favre, vive Tsambetta, ma ora ke l'on vu k'on ne lâi baillivé pa de l'ardzin à remollie-mo, vito fau lé dé-guelhi.

Et por cin, l'an tenu dâi z'assimbliaié, io on certin Fiourince lâu z'a de :

Citoyens ! Trotchu, Favre é Tsambetta san ti dâi ristou ke ne vo vouaiton pa pi, fau le fottre bâ ; no ne vollien pe min dé monsu, pe min dé retso ; ne sarin ti parâi ! Ya prâu gran tin k'on teré lo diabblio pai la kûa ; à no dé fricottâ ! Bravô ! bravô ! à bâ Trotchu ! à bas Tsambetta ! vive Fiourince ! (Stice sé rechité po laissi parlâ se n'ami Meilliré.)

Meilliré. Citoyens ! No z'ai ohîu cin ke no z'a de lo citoyen Fiourince, mâ né pâ lo to ke dé bouaillâ, fo marsi. No fau tsampâ via clia findin ke no minon pai lo nâ, élé rimpliaçi pai dâi noutro. Fiourince saré noutron sindico é mé voutron boursier, et vo prometto ke lé z'ardzin rouléron. ... — Bravo ! ohî ! ohî ! à bâ Trotchu ! vive Meilliré ! vive Fiourince ! A la maison dé vela !!

E, toté clia bourtiâ sin von coumin dâi lâu affamâ kanki'â la maison dé vela, io vo z'incliauson lo governémin et Fiourince sé chité din lo fauteu dâu présidin.

L'étâi on bio cou, ne don ? Mâ kan lé bravé dzin on vu ti clia déguelharé ke bouaillâvon é ke fassion onna chetta d'infer l'on criâ : âi voleû ! âi bregand ! é dé ti lé carro lé sordâ son arrevâ ke l'on to cin remessi coumin de la pussa.

Duê z'auré apri lo governémin étâi dé frou, é dé toté clia crapule, né restavé ke kokié dépatolhu ke fassâi pedi dé verré.

Lé Fiourince ke devesai être motset ? Mâ lo pllie motset dé to étâi Meilliré ke n'a pi djamé z'u on écu nauvo din sa cassetta é ka fresi la pllièce dé boursier dé Paris !!

Le vo saluo dé kieur.

Voûtron névâu.
Louis CROISIER.

Lâpia d'amon Novimbro 1870.

Les oies prussiennes.

Lorsque le roi de Prusse devint prince de Neuchâtel, il ne négligea rien pour gagner le peuple, qui voulait au contraire s'émanciper par une alliance avec les cantons suisses. La noblesse seule travaillait par toutes sortes d'intrigues à asseoir dans le pays la domination du roi, qui flattait beaucoup plus ses mœurs aristocratiques qu'un gouvernement républicain. Ses services furent d'ailleurs bien récompensés. Le peuple a conservé le

souvenir d'un trait assez plaisant. L'envoyé prussien, Metternich, avait envoyé deux oies à un petit seigneur neuchâtelois. Celui-ci, très avare, voulant tirer parti de ce présent, en fit vendre une par sa servante. Celle qu'il avait réservée pour lui se trouva farcie d'un rouleau de 100 louis d'or. A la vue de cette trouvaille, notre homme bondit sur sa chaise, sonna sa domestique et l'envoya aussitôt racheter l'oie qu'elle avait vendue. Il était trop tard ; elle avait passé en mains d'un amateur de volaille qui avait su en apprécier les excellentes qualités.

L'enfance de l'artillerie.

Au quinzième siècle, les projectiles employés pour l'artillerie étaient de petites balles de fer ou de plomb grosses comme des amandes. La portée des bouches à feu n'était que de 300 à 400 mètres ; portée à peu près égale à celle des arcs et des arbalètes. En France, où l'art de fabriquer les canons était moins avancé que dans les autres pays, les bouches à feu ne lançaient que des flèches de fer, en forme de pyramide quadrangulaire ; leur portée n'égalait même pas celle des engins de l'ancienne balistique ; elles n'avaient d'autre avantage sur ces dernières machines que d'effrayer les chevaux par le bruit inusité de la décharge. Les pointes de flèches de fer que lançaient les canons étaient fixées, près de chacune de leurs extrémités, dans des rondelles de cuir qui centraient la flèche dans l'âme de la pièce.

La règle des artilleurs de ce temps était de prendre une charge de poudre supérieure au poids du projectile. Ils pensaient que plus la charge de poudre est forte, plus grande est la portée du projectile. Une forte proportion de poudre non brûlée était projetée avec le projectile et brûlait à l'extérieur du canon sans effet utile. Peut-être cette combustion hors du canon était-elle recherchée à cause de la frayeur qu'elle devait occasionner à l'ennemi.

Voici comment s'effectuait le chargement de la bouche à feu. Le *maître-artilleur* s'assurait d'abord que la pièce était propre ; il y passait l'écouvillon ; ensuite il dégorgeait la lumière avec une épinglette de fer. Cela fait, il puisait la poudre renfermée dans des sacs de cuir avec une cuiller de fer dont le manche était proportionné à la longueur du canon, et il introduisait avec précaution cette cuiller pleine de poudre au fond de la pièce, où il la versait. Puis il donnait un coup de refouloir sur cette première charge de poudre. Pendant ce temps, un aide tenait le doigt sur la lumière pour empêcher la poudre de s'échapper par cet orifice au moment de la compression. Le *maître-artilleur* introduisait une seconde charge, puis une troisième, toujours avec l'attention de ne la verser qu'au fond. Alors, avec un bouchon de paille ou de foin, il nettoyait l'âme de la pièce afin qu'aucun grain de poudre n'y restât, qui pût prendre feu par le frottement au moment de l'introduction du projectile. Si le tir devait avoir lieu dans une direction inclinée, de haut en bas, on calait le projectile au fond de